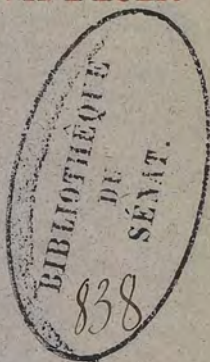


THEATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

or



REVOLUTIONNAIRE

LIBERTÉ ÉGALITÉ

FRATERNITÉ

REVOLUTIONNAIRE

F É N E L O N
DANS SON DIOCÈSE,
PIECE DRAMATIQUE.

LIBERTÉ, ÉGALITÉ

FRATERNITÉ

THE NEW YORK

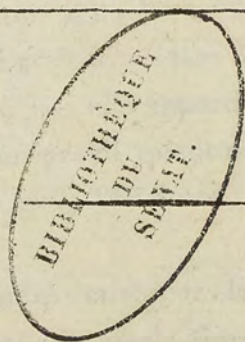
LIBRARY OF THE

NEW YORK PUBLIC LIBRARY

F É N E L O N
DANS SON DIOCÈSE,
PIÈCE DRAMATIQUE,
EN TROIS ACTES EN PROSE.

Homo sum, humani nihil a me alienum puto.

TERENCE.



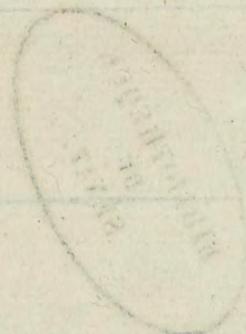
A P A R I S,

Chez les Marchands de Nouveautés.

1 7 9 4.

THE LIFE OF
DANIELSON BLOOMER
IN THREE ACTS IN PROSE.

By the author of "The Life of Danielson Bloomer"
LONDON: J. B. LEECH, 15, WATERLOO PLACE, 1851.



ALL RIGHTS RESERVED.
Giles and Warrington, the Publishers.

1851.

AVERTISSEMENT.

V O I C I la première fois , du moins à ma connaissance , que Fénelon paroît sur la Scène : je dis la première fois , car je ne compte pas une Tragédie prétendue de Fénelon , dans laquelle on attribue à ce grand homme une belle action qu'il n'a point faite , sous le prétexte ridicule qu'il aurait pu la faire , et qu'il était d'ailleurs bien au-dessus de Fléchier , à qui elle appartient. On peut , au moyen d'un pareil raisonnement , dénaturer , à son gré , l'Histoire , et confondre les faits.

Sans prétendre critiquer la Tragédie de Fénelon , car c'est d'elle dont il s'agit , je suis dans la ferme persuasion qu'elle n'aurait pas eu moins de succès sous le nom de Fléchier ; ce ne sont point en général les noms qui donnent du mérite à une belle action ; mais l'action qui honore celui qui l'a faite , dans quelque rang qu'il soit. D'ail-

leurs , du côté des vertus épiscopales , Fléchier ne le cède en rien à Fénelon ; et ces deux Prélats , recommandables à tant de titres , peuvent marcher de pair.

Quoi qu'il en soit , j'ai tâché de peindre dans cet Ouvrage , Fénelon tel que l'Histoire nous l'a transmis. Le trait touchant , qui fait le fond de la Pièce que je sou mets au jugement du Lecteur , et le raffinement de bienfaisance , si je puis me servir de cette expression , que mit le respectable Prélat dans l'exercice de cette vertu , m'ont paru le caractériser d'une façon particulière. C'est moins l'Archevêque de Cambray , le Précepteur des Enfans de France , et l'Auteur immortel du Télémaque , que j'ai voulu peindre dans cette esquisse , que l'homme bienfaisant et sensible , qui ne met de prix à son rang et à ses richesses , qu'autant qu'il y trouve le moyen de secourir l'indigence , en l'arrachant aux horreurs de la misère. Si je n'ai pas réussi dans le but que je me suis proposé , ce ne sera qu'à

l'insuffisance de mon talent , que je devrai m'en prendre ; car il est difficile d'avoir à traiter un sujet plus heureux.

Quant à ceux qui trouveraient ce trait de bienfaisance au-dessous de la majesté du Personnage , je n'ai rien à leur répondre ; je ne puis que les renvoyer au vers de Térence , qui m'a servi d'épigraphe.

P E R S O N N A G E S.

FÉNELON, *Archevêque, Duc de Cambray.*

LE PRINCE EUGÈNE, *Généralissime des Armées
de l'Empereur Léopold.*

LE GÉNÉRAL EN CHEF, *Commandant sous
les ordres du Prince Eugène.*

WALFONDS,

STEINER,

FRAMMER,

} *Officiers Autrichiens.*

UN ADJUDANT GÉNÉRAL.

UN TRANSFUGE *du Camp des Français.*

SAINT-ALBIN,

GERMIGNY,

CHATILLON,

} *Grands-Vicaires de l'Arche-
vêque de Cambray.*

ROBERT, *Paysan*

SUZETTE, *Fille de Robert.*

BASTIEN, *Amant de Suzette.*

PAYSANS ET PAYSANNES.

SERGENS, CAPORAUX, ET SOLDATS *Autrichiens.*

*La Scène est, au premier et au troisième
Actes, dans un Village à peu de distance
de Cambray; et au second, dans le Camp
des Impériaux.*

F É N E L O N .

F É N E L O N

DANS SON DIOCÈSE,

PIÈCE DRAMATIQUE.

A C T E P R E M I E R.

Le Théâtre représente la place d'un Village ; des deux côtés , on apperçoit des chaumières entremêlées de grands arbres ; et dans le fond , une colline assez élevée.

S C È N E P R E M I È R E.

WALFONDS , ROBERT , PAYSANS ET PAYSANNES ;
SERGENS , ADJUDANS ET SOLDATS IMPÉRIAUX.

La colline est occupée par différens groupes de Soldats chargés de bagages : on distingue sur la hauteur une vache noire qu'un Soldat entraîne , malgré sa résistance , au moyen d'une corde attachée à ses cornes.

ROBERT , à Walfonds.

R I E N ne peut donc vous toucher ?

W A L F O N D S.

Que voulez-vous que je fasse ?

R O B E R T.

Votre rigueur nous réduit tous au désespoir ; il ne nous reste que nos larmes.

A

W A L F O N D S.

Je plains votre situation ; mais il ne dépend pas de moi de l'adoucir. Nous sommes sur le pays ennemi ; nous usons des droits de la guerre : vous n'avez rien à nous reprocher d'ailleurs. Je vous répète que je vous plains ; je ne puis rien de plus. Nous faisons notre métier : telles sont les loix de la guerre.

R O B E R T.

Loix cruelles ! loix féroces !

W A L F O N D S.

Comparez notre conduite avec celle de vos compatriotes dans le Palatinat, et jugez nous.

R O B E R T.

Nos compatriotes furent des barbares...

W A L F O N D S.

Que nous rougirions d'imiter... Adieu, brave homme (*lui serrant la main*), rendez justice à mon cœur. (*Aux Soldats*) En avant : marche.

(*Le tambour bat ; le détachement remonte la colline, et disparaît.*)

S C È N E II.

R O B E R T, P A Y S A N S E T P A Y S A N N E S.

R O B E R T.

I N F O R T U N É S !

L E S P A Y S A N S.

Que devenir ? Comment réparer nos pertes ?

(*Ils se dispersent de différens côtés.*)

SCÈNE III.

ROBERT, *seul.*

GUERRE désastreuse ! fléau terrible et destructeur ! quand cesseras-tu d'ensanglanter la terre ?..... Je n'ai plus qu'à mourir..... Les barbares ! ils m'ont enlevé tout , tout jusqu'à cette vache , ma seule ressource : cette vache qui me nourrissait ainsi que mon infortunée famille.... A qui recourir ? Mes malheureux compatriotes ne sont pas moins à plaindre que moi.

SCÈNE IV.

ROBERT, SUZETTE.

ROBERT.

C'EST toi , ma pauvre enfant !... tu pleures ?

SUZETTE.

Ah ! mon père !...

ROBERT.

Quel avenir affreux s'ouvre devant nous ! Mais le Ciel est juste ; il ne nous abandonnera pas.

SUZETTE.

Ce n'est pas sur moi que je pleure , mais sur vous , mon père , sur ce pauvre Bastien qui m'aime si tendrement , qui vous respecte comme son propre père : si vous saviez dans quel état il est !

ROBERT.

Je le crois sans peine ; il ne lui reste , ainsi qu'à nous , aucune ressource.

S U Z E T T E.

Aucune ressource !... Nous sommes jeunes, robustes, endurcis à la fatigue, nous travaillerons pour vous ; nous soutiendrons votre vieillesse ; nous vous nourrirons.

R O B E R T.

Je n'en attendais pas moins de ton bon cœur et de celui de Bastien ; mais nous voilà plongés pour bien du tems dans la misère la plus profonde : encore s'il nous restait notre pauvre Jeanne, son lait pourvoirait à notre subsistance dans les premiers momens de notre désastre.

S U Z E T T E.

Notre travail y suppléera ; et nos soins, nos attentions, nos prévenances...

R O B E R T.

Ton attachement, ma fille, ne me surprend pas ; et plus j'en reçois des marques, plus je gémis de ne pouvoir te rendre heureuse autant que mon cœur le desire, et que tu le mérites.

S U Z E T T E.

Il ne tient qu'à vous d'assurer mon bonheur, et de l'assurer pour toujours.

R O B E R T.

Que dis-tu ? Crois que, si la chose était en mon pouvoir, je ne balancerais pas un instant à te satisfaire.

S U Z E T T E.

Vous connaissez, vous aimez Bastien.

R O B E R T.

Je fais plus, je l'estime : c'est un brave et honnête garçon, et je crois que tu ne pourras qu'être heureuse avec lui.

S U Z E T T E.

Ainsi vous n'avez aucun reproche à lui faire ?

R O B E R T .

Pas le moindre.

S U Z E T T E .

Pourquoi différer à nous unir ?

R O B E R T .

Quel moment choisis - tu pour m'en faire la proposition ?

S U Z E T T E .

Qu'importe le moment ?

R O B E R T .

Attends que la fortune se lasse de nous persécuter ; je te promets de t'unir alors avec Bastien ; mais épargne-moi , jusqu'à ce jour , des souvenirs et des sollicitations qui ne font qu'aigrir mon désespoir.

S U Z E T T E .

Pardon , mon père , pardon.

R O B E R T .

Un peu de patience.

S U Z E T T E .

Je suis bien malheureuse !

R O B E R T .

Tu n'as pas dessein de m'affliger !

S U Z E T T E .

Moi , mon père !

R O B E R T .

Eh bien , ne m'en parle pas davantage. Tu n'imagines pas ce qu'il m'en coûte pour te refuser.

S U Z E T T E .

Je vous obéirai.

R O B E R T .

Adieu , mon enfant (*il l'embrasse*) , je vais voir et consoler nos malheureux voisins.

SCÈNE V.

SUZETTE, *seule.*

MON Père a raison ; je suis forcée d'en convenir ; ce n'est pas le moment de songer à mon mariage.... Combien ma situation est pénible ! ô mon cher Bastien , toi qui m'es si cher , toi qui me payes du retour le plus tendre , faut-il que le bonheur que nous étions sur le point d'obtenir , nous échappe aussi cruellement ?... Allons ; du courage ; travaillons pour tâcher de pourvoir à nos besoins. Bastien me restera fidèle ; je pourrai le voir à chaque instant du jour : je serai moins malheureuse.

SCÈNE VI.

SUZETTE, BASTIEN.

BASTIEN.

TE voilà , Suzette ?... Je te cherchais.

SUZETTE.

Ah ! Bastien !

BASTIEN.

Ma chère Suzette !...

SUZETTE.

Allons , mon ami , du courage.

BASTIEN.

Nous n'avons plus rien.

SUZETTE.

Tu ne connais pas toute l'étendue de notre malheur.

BASTIEN.

Qu'est-ce à dire ?

S U Z E T T E.

Mon père ne veut plus entendre parler de notre mariage.

B A S T I E N.

Et pour quelle raison ?

S U Z E T T E.

Il m'oppose notre misère.

B A S T I E N.

Faut-il être riche pour s'aimer ?

S U Z E T T E.

Non sans doute : je le sens à mon cœur.

B A S T I E N.

Ton père a tort.

S U Z E T T E.

Si je ne consulte que mon amour, je suis bien de ton avis ; mais la raison me dit le contraire ; mon père m'a parlé son langage , et je n'ai eu rien à lui répondre.

B A S T I E N.

Je veux aller le trouver.

S U Z E T T E.

Non , Bastien ; n'en fais rien , je t'en prie ; n'en fais rien.

B A S T I E N.

Pourquoi ?

S U Z E T T E.

Tu le chagrinerais ; et il a bien assez de sa douleur.

B A S T I E N.

Qu'a-t-il à me reprocher ?

S U Z E T T E.

Rien.

B A S T I E N.

Quel est donc son motif pour s'opposer à notre bonheur ?

S U Z E T T E.

Je te l'ai dit : notre infortune. Mais il t'estime ; il t'aime , et m'a promis de nous unir , dès que nous serions moins malheureux

B A S T I E N.

Cet avenir est encore bien loin de nous.

S U Z E T T E.

L'espoir abrégera le tems.

B A S T I E N.

Avec quel courage je vais travailler pour tâcher de réparer nos malheurs ! mais je crains bien que nos efforts ne soient inutiles.

S U Z E T T E.

Ne nous affligeons point d'avance. Mon père , dans le premier moment de sa douleur , a refusé de consentir à notre union ; mais une fois que le tems l'aura calmée , je m'y prendrai de manière que j'en obtiendrai tout ce que nous désirons...

B A S T I E N.

Tu cherches à flatter ma douleur.

S U Z E T T E.

Non ; tu peux m'en croire. Mais nous perdons à causer un tems précieux : je vais rentrer à la maison.

B A S T I E N.

Tu me quittes ?

S U Z E T T E.

Il le faut... L'ouvrage t'appelle toi-même aux champs : nous nous reverrons bientôt... Adieu.

 SCÈNE

SCÈNE VII.

BASTIEN , *seul.*

SUZETTE a beau dire ; je ne suis pas tranquille... Nous étions sur le point d'être unis , et qui sait quand nous pourrions espérer de l'être ?... Ces maudits Impériaux ! ce sont eux qui troublent la paix dont nous jouissions dans nos tranquilles retraites. Je serais presque tenté de m'engager : avec quel courage mon bras , conduit par la vengeance , les punirait de leur barbarie !... Mais j'aperçois le père de Suzette ; je vais tâcher de le faire parler ; je veux savoir à quoi m'en tenir.

SCÈNE VIII.

ROBERT , BASTIEN.

ROBERT.

BONJOUR , Bastien.

BASTIEN.

Serviteur , Monsieur Robert : comment vous en va ?

ROBERT.

Comme le tems , mon ami : pas trop bien.

BASTIEN.

Que voulez-vous ? Il faut se soumettre aux événemens , quand on n'est pas le maître de les diriger à son gré.

ROBERT.

Sans doute ; ainsi le veut le Ciel : *fiat voluntas.*

BASTIEN.

Vous me connaissez , Monsieur Robert ?

B

R O B E R T.

Assurément.

B A S T I E N.

Vous savez qui je suis ?

R O B E R T.

Un brave garçon , un honnête homme.

B A S T I E N.

Vous êtes bien bon.

R O B E R T.

Je ne suis que juste.

B A S T I E N.

Tous les hommes ne vous ressemblent pas.

R O B E R T.

Ce sont leurs affaires. Je me plais à publier le bien que je sais , parce qu'il en résulte un avantage pour la société.

B A S T I E N.

J'ai de la santé ; je suis robuste et vigoureux.

R O B E R T.

C'est un grand point pour les hommes de notre état.

B A S T I E N.

Je viens vous offrir mes services : vous n'êtes plus jeune ; vous vous reposerez pendant que je travaillerai pour vous.

R O B E R T.

Mon ami , je suis sensible à cette marque d'attachement ; les larmes m'en viennent aux yeux : c'est le premier moment de plaisir que j'aie ressenti depuis notre malheur.... Crois que j'en serai reconnaissant.

B A S T I E N.

Ce n'est pas là ce que je vous demande.

(II)

R O B E R T.

J'accepte tes offres , mon ami ; j'accepte tes offres :
je croirais t'offenser , si j'en agissais autrement avec toi.

B A S T I E N.

C'est de bon cœur que...

R O B E R T.

Je n'en doute pas , et c'est de bon cœur aussi que je
les reçois... Adieu , mon ami ; je te quitte un peu brus-
quement ; mais je suis pressé ; nous nous reverrons , et
nous causerons plus long-tems une autre fois. (*A part*).
Je n'y tiens plus ; il me fait trop de peine. (*Haut en ren-
trant chez lui*). Au revoir , mon ami , au revoir.

S C È N E I X.

B A S T I E N , *seul*.

IL me fuit !... Il craint que je ne lui demande la main
de sa fille , et que son refus ne me fasse de la peine...
Je ne puis lui en vouloir..... Suzette a raison : laissons
passer le premier moment ; peut-être..... Mais que
vois-je ?.... Quel concours de monde !... Je ne me
trompe pas... C'est notre bon Archevêque ; il a sans
doute appris nos malheurs , et son zèle ardent le fait voler
à notre secours.

SCÈNE X.

FÉNELON, SAINT-ALBIN, GERMIGNY,
CHATILLON, BASTIEN, PAYSANS ET
PAYSANNES, Suite de l'Archevêque de Cambray.

FÉNELON.

Ces cantons ont beaucoup souffert du voisinage de l'ennemi : c'est à nous de venir, autant qu'il est en notre pouvoir, au secours des infortunés qui les habitent ; la religion et l'humanité nous en font un devoir ; je compte, Messieurs, sur votre zèle à me seconder... Répandez-vous dans les Hameaux voisins : je me charge de cette Paroisse et de celle qui l'avoisine... Allez, Ministres du Seigneur ; je n'ai pas besoin de rappeler à votre charité combien sont augustes les fonctions dont vous êtes chargés... Lorsque vous aurez rempli votre mission, nous nous réunirons chez Monsieur le Doyen... Allez. (*A sa suite*). Je n'ai pas besoin de vous ; laissez moi.

(*Les grands-vicaires et la suite se retirent.*)

SCÈNE XI.

FÉNELON, BASTIEN.

BASTIEN, *à part*.

COMME sa personne inspire l'attachement et le respect ! ses regards peignent la candeur et la bonté.... Si j'osais l'aborder...

FÉNELON, *sans voir Bastien*.

Visitons l'un après l'autre tous ces infortunés : secourons les plus indigens ; consolons les autres ; que tous ne voient

en moi qu'un père tendre et compatissant. (*Appercevant Bastien.*) Quel est ce jeune homme ? Son extérieur annonce une ame honnête. Interrogeons-le ; il pourra me procurer les éclaircissemens dont j'ai besoin. (*A Bastien*) Approchez , mon enfant.

B A S T I E N , avec timidité.

Monseigneur....

F É N E L O N .

Etes-vous de ce village ?

B A S T I E N .

Oui , Monseigneur.

F É N E L O N .

Les ennemis paraissent ne l'avoir pas épargné.

B A S T I E N .

Les barbares ! ils ne nous ont laissé que nos bras pour travailler , encore trop heureux...

F É N E L O N .

Avez-vous vos parens ?

B A S T I E N .

Je suis orphelin.

F É N E L O N .

Vous êtes bien jeune encore pour avoir éprouvé des pertes aussi cruelles.

B A S T I E N .

Je n'ai jamais connu ceux qui m'ont donné le jour : privé de leur soutien dès l'âge le plus tendre , je fus élevé par un pauvre Laboureur de cette Paroisse , que les Impériaux viennent de réduire à la misère la plus affreuse. Il n'a qu'une fille que j'étais sur le point d'épouser , lorsque l'ennemi nous a tout enlevé. Il refuse actuellement de me donner sa main , par la raison que nous sommes trop

pauvres ; et je sens , pour mon malheur , que ses refus ne sont que trop fondés.

F É N E L O N ,

Ne lui reste-t-il , ainsi qu'à vous , aucune ressource ?

B A S T I E N .

Aucune . . . Ce digne homme n'avait , pour subsister , que son travail , celui de sa fille , le mien , et le produit d'une vache qui composait toute sa fortune ; les Impériaux la lui ont impitoyablement enlevée.

F É N E L O N .

Cette perte n'est peut être pas irréparable.

B A S T I E N .

Pardonnez-moi , Monseigneur.

F É N E L O N .

Pourquoi ?

B A S T I E N .

Outre que pour or ni pour argent on ne trouverait pas une vache à plus de dix lieues à la ronde , vous ne sauriez imaginer combien celle de l'infortuné Robert , c'est le nom de mon bienfaiteur , lui était attachée. Cela n'est pas étonnant ; il l'avait élevée et la nourrissait chaque jour de de sa main. Quand les Soldats ennemis l'ont entraînée , car ils ont été forcés d'user de violence ; si vous aviez vu ce pauvre animal , il vous eût fait pitié : de grosses larmes coulaient de ses yeux ; il semblait implorer le secours de son maître . . . Mais pardon , Monseigneur , pardon : je je vous entretiens de détails indignes de vous.

F É N E L O N .

Indignes de moi ! Eh ! mon ami , ne suis-je pas un homme ? Ne dois-je pas être sensible aux malheurs de mes semblables ? . . . Mais dites-moi , mon enfant : depuis quand cette vache vous a-t-elle été enlevée ?

BASTIEN.

Aujourd'hui même.

FÉNELON.

A-t-elle quelques signes qui puissent aider à la reconnaître ?

BASTIEN.

Cela n'est pas difficile : elle est toute noire, avec une étoile blanche au milieu du front ; je ne crois pas qu'il y ait sa pareille dans toute la Province.

FÉNELON.

Malheureusement elle est au pouvoir de l'ennemi ; il est probable même qu'elle n'existe déjà plus ; mais il ne faut jamais désespérer de la Providence, dont l'œil vigilant est sans cesse ouvert sur nos besoins... Les Impériaux ne doivent pas être campés fort loin d'ici ?

BASTIEN.

Non, Monseigneur : ils ont établi leur camp derrière la montagne, à une petite demi-lieue.

FÉNELON.

Je ne les croyais pas si près de nous... Tenez, mon enfant (*il lui donne de l'argent*), voilà pour fournir à vos premiers besoins et à ceux du bon vieillard qui vous a servi de père... Un devoir sacré m'appelle aux environs ; je ne tarderai point à revenir : je veux faire connaissance avec l'honnête Robert : où demeure-t-il ?

BASTIEN.

Vous voyez sa chaumière.

FÉNELON.

Adieu, mon enfant ; vous me reverrez ; vous y pouvez compter : ayez toujours confiance en l'Être-Suprême ; il ne vous abandonnera pas.

BASTIEN.

Ah ! Monseigneur, que de reconnaissance !... (*Il veut se jeter à ses genoux*) Jamais...

FÉNELON, *le retenant.*

Que faites-vous ?

BASTIEN.

Je rends à vos vertus l'hommage :...

FÉNELON.

Paix, mon ami : je puis vous être utile ; je suis plus heureux que vous.

BASTIEN.

Si vous n'étiez pas un Prélat aussi respectable...

FÉNELON.

Que feriez-vous ?

BASTIEN.

Je baiserais cette main bienfaisante...

FÉNELON.

Embrassez-moi.

BASTIEN.

Vous embrasser, Monseigneur !... Jamais je n'aurai tant d'audace.

FÉNELON.

C'est donc à moi de vous donner l'exemple. (*Il l'embrasse.*) Au revoir, mon enfant.

(*Il remonte la colline et disparaît.*)

SCÈNE

SCÈNE XII.

BASTIEN, *seul.*

QUEL homme respectable ! Comme il fait chérir la vertu !... Si je lui avais parlé de l'obstacle qui s'oppose à notre mariage, peut-être !... (*Allant vers la maison de Robert.*) Suzette ! Suzette !

SCÈNE XIII.

SUZETTE, BASTIEN.

SUZETTE.

C'EST encore toi , Bastien ?... Tu me fais trembler... Si mon père... Que veux-tu , mon ami ?

BASTIEN.

Je n'ai qu'un mot à te dire.

SUZETTE.

Pour un mot , soit ; car mon père est à la maison , et s'il venait à t'apercevoir...

BASTIEN.

Oh ! ne crains rien : loin de se fâcher , il serait au comble de la joie..... Tu connais notre vertueux Archevêque ?

SUZETTE.

Qui ne respecte , qui ne chérit ce mortel bienfaisant et sensible ?

BASTIEN.

Il est ici ; je viens de lui parler... Vois-tu cet or ?

SUZETTE.

Eh bien ?

BASTIEN.

Il vient de me le donner pour fournir à nos premiers besoins , et doit revenir bientôt pour ajouter encore à ses dons.... Conçois-tu mon bonheur ?

SUZETTE.

Est-ce à toi à me le demander ? Le même sentiment nous anime.

BASTIEN.

Ton père... Il s'adoucira sans doute , et j'ose me flatter qu'il daignera consentir....

SCÈNE XIV.

ROBERT, SUZETTE, BASTIEN.

ROBERT.

OUI, mes enfans, c'est mon intention ; vous n'en devez pas douter ; mais néanmoins je mets une condition à votre mariage : c'est que vous attendrez en silence, et sans me tourmenter , que j'en fixe le jour.... Croyez que je n'ai rien de plus à cœur que votre félicité ; et que, dès qu'il me sera possible de l'assurer, je m'empresserai de le faire.

BASTIEN.

Ce n'est pas ce qui nous occupe dans ce moment. Tenez, papa Robert, prenez cet or ; voilà de quoi commencer à recouvrer ce que vous avez perdu.

ROBERT.

Eh ! de qui vient cette somme ?

BASTIEN.

Du meilleur de tous les humains, de notre vertueux Archevêque.

R O B E R T.

Il serait en ces lieux !

B A S T I E N.

A peine a-t-il eu connaissance de notre désastre , qu'il qu'il s'est empressé de venir à notre secours... Il est allé visiter nos malheureux compatriotes , et va bientôt revenir en ces lieux , où il recueillera les bénédictions que méritent ses soins paternels.

R O B E R T.

Quel bonheur de pouvoir lui présenter les tributs de notre juste reconnaissance !

B A S T I E N.

De notre vénération.

S U Z E T T E.

De notre respect.

R O B E R T.

Allons , mes enfans ; c'est par notre aptitude au travail , qu'il faut remercier la Providence de sa puissante protection : vous voyez qu'elle ne nous a point abandonnés. Redoublons de zèle et de courage ; supportons nos malheurs , et méritons , par notre résignation , la faveur que le Ciel daigne répandre sur nous.

B A S T I E N.

Nous vous seconderons.

S U Z E T T E.

De tout notre courage.

R O B E R T.

Bien , mes enfans , bien : je n'attendais pas moins de vous.

S C È N E X V.

L'ABBÉ DE GERMIGNY, ROBERT, SUZETTE,
BASTIEN, PAYSANS ET PAYSANNES;

UN PAYSAN, à *Germigny*.

OÙ est Monseigneur ? Que je tombions à ses genoux , que je lui rendions grâces , que . . . Conduisez-nous , Monsieur , conduisez-nous vers ce Prélat respectable.

G E R M I G N Y .

Il doit être dans les environs ; mais il viendra vous visiter , j'ose vous le promettre ; et si je savais où , dans ce moment , il est allé porter ses pas , je m'empresserais de vous conduire vers lui.

R O B E R T .

Je n'ai point eu le bonheur de le voir ; mais il vient de quitter ce jeune - homme (*montrant Bastien*) , qu'il a comblé de ses bienfaits.

B A S T I E N .

Il a remonté la colline , et je présume qu'il est allé vers le hameau qu'on aperçoit de l'autre côté du vieux pont ; mais il m'a promis de revenir bientôt en ce lieu.

U N A U T R E P A Y S A N .

Eh bien ! allons tous au-devant de lui : que nos bénédictions l'accompagnent ; et qu'il reçoive pour prix de ses bienfaits , ce faible tribut de notre reconnaissance.

T O U S .

Oui , partons , courons tous.

G E R M I G N Y .

Je marche à votre tête ; je me fais gloire de partager vos sentimens , et j'en veux être l'interprète . . . O vertu ! quel est ton empire !

Fin du premier Acte.

ACTE II.

*La Scène se passe dans le Camp des
Impériaux.*

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Théâtre représente un Camp appuyé contre une colline qui en remplit le fond , et sur laquelle on aperçoit des sentinelles : la tente du Général est sur un des côtés ; au lever de la toile , les Bas-Officiers et Soldats sont groupés de différentes manières.

BAS-OFFICIERS, SOLDATS.

UN CAPORAL.

N O T R E expédition n'a pas été malheureuse.

UN SERGENT.

J'étais bien sûr qu'elle réussirait.

LE CAPORAL.

Nous n'avons pas laissé que de rapporter du butin.

UN SOLDAT.

Cela n'est pas étonnant ; ils sont aisés dans ces cantons.

UN AUTRE.

Si le général avait voulu nous laisser faire , les contributions auraient rendu davantage.

UN TROISIÈME.

Oui ; mais quand il a donné des ordres , il n'entend pas qu'on les enfreigne.

P R E M I E R S O L D A T .

Il n'y a pas d'homme comme le Prince Eugene pour maintenir la discipline.

D E U X I E M M E S O L D A T .

Il a raison.

U N T R O I S I E M E .

A la bonne heure ; mais on s'arrange.

P R E M I E R S O L D A T .

Assurément.

L E C A P O R A L .

Sans l'Officier qui commandait , et qui ne s'écarte jamais de l'ordre , nous eussions mieux fait notre main , mais ce diable d'homme avec ses principes...

L E S E R G E N T .

Paix , camarade : respect pour nos chefs ; subordination dans le service ; voilà notre devoir : le reste ne nous regarde pas.

P R E M I E R S O L D A T .

Sans doute.

D E U X I E M M E S O L D A T .

La subordination , c'est mon fort.

L E C A P O R A L .

Ce que j'en disais...

L E S E R G E N T .

Paix , encore une fois , paix : en voilà déjà trop sur cet article.

L E C A P O R A L .

C'est dit.

P R E M I E R S O L D A T .

Où sont allés nos camarades ?

DEUXIEME SOLDAT.

Du côté de Cambrai.

TROISIEME SOLDAT.

Il fait bon par-là.

LE CAPORAL.

Je trouve qu'ils tardent bien à revenir.

DEUXIEME SOLDAT.

On leur a peut-être opposé de la résistance.

PREMIER SOLDAT.

De la résistance ! des Paysans ?

LE CAPORAL.

Pourquoi pas ? Ce sont des hommes.

LE SERGENT.

Silence : voici l'Officier de garde.

SCÈNE II.

STEINER, BAS-OFFICIERS, SOLDATS.

STEINER.

IL n'y a rien de nouveau ?

LE SERGENT.

Non, mon Capitaine.

STEINER.

On n'a point encore de nouvelles du détachement qui s'est porté du côté de Cambrai.

LE SERGENT.

Aucunes.

STEINER.

Que chacun soit exact à son poste ; ce n'est pas que l'ennemi nous serre d'assez près pour nous inquiéter ;

mais tout Corps de troupes qui se relâche sur la discipline , est perdu. (*On entend un bruit de tambours très-éloigné.*) Qu'est-ce que c'est que cela ? (*Au Caporal.*) Allez à la découverte , et vous viendrez me rendre compte de ce que vous aurez vu.

LE CAPORAL , *prenant avec lui quatre Fusiliers.*

J'y cours.

SCÈNE III.

STEINER , BAS-OFFICIERS , SOLDATS.

STEINER , *au Sergent.*

QUAND on relevera la Garde , vous ajouterez à la consigne de ne laisser franchir à personne , sous quelque prétexte que ce soit , les lignes du camp.

LE SERGENT.

Où , mon Capitaine.

SCÈNE IV.

FRAMMER , STEINER , BAS-OFFICIERS , SOLDATS.

FRAMMER.

BONJOUR , Steiner.... Sais-tu la nouvelle ?

STEINER.

Non : de quoi s'agit-il ?

FRAMMER.

Le Prince Eugene arrive avec trente mille Hongrois : ce renfort va nous mettre en état de faire une campagne brillante.

STEINER.

S T E I N E R .

J'y compte. On dit aussi que le Duc de Bourgogne , à la tête de la Noblesse Française , va prendre le commandement de l'Armée.

F R A M M E R .

Tant mieux ; ces rivaux sont dignes de nous : si nous sommes vainqueurs , nous en aurons plus de gloire ; si la chance ne nous est pas favorable , notre défaite n'aura rien de honteux.

S C È N E V .

FRAMMER , STEINER , UN CAPORAL , BAS-OFFICIERS , SOLDATS.

LE CAPORAL , *revenant avec les quatre fusiliers.*

M O N Capitaine, le détachement qu'on avait envoyé dans les environs de Cambray , est de retour ; il arrive avec les contributions qu'il y a levées.

S T E I N E R .

Est-il bien éloigné ?

L E C A P O R A L .

Il n'est qu'à deux pas.

S T E I N E R .

Il suffit.

F R A M M E R .

Qu'est-ce qu'on a chargé de cette expédition ?

S T E I N E R .

Walfonds.

F R A M M E R .

Brave homme ; mais il n'est pas propre à ces sortes de coups de main ; il a toujours peur de trop exiger.

S T E I N E R .

Le voici.

SCÈNE VI.

WALFONDS , FRAMMER , STEINER , BAS-OFFICIERS , SOLDATS.

Le Détachement arrive chargé de butin ; on voit passer des bestiaux dans les lignes du camp , à travers les tentes : on attache à un piquet sur la colline la vache noire du bon Robert : elle doit y rester en vue pendant la durée de cet Acte.

STEINER.

EH bien , Walfonds ! est-tu content de ta journée ?

WALFONDS.

Je n'ai pas sujet de l'être.

FRAMMER.

Pourquoi donc ?

WALFONDS.

Ces sortes d'expéditions ne me conviennent point.

FRAMMER.

C'est ce que je disais à l'instant au Capitaine Steiner.

STEINER.

Pourquoi te charger d'une pareille opération ?

WALFONDS.

J'étais commandé , je ne sais qu'obéir.

FRAMMER.

A la bonne heure ; mais on peut s'arranger ; cela n'est pas défendu.

WALFONDS.

Je ne capitule point avec mon devoir.

STEINER.

Voici le Prince Eugene et le Général.

SCÈNE VII.

LE PRINCE EUGÈNE, LE GÉNÉRAL EN CHEF,
WALFONDS, FRAMMER, STEINER, OFFICIERS,
BAS-OFFICIERS, SOLDATS.

LE GÉNÉRAL.

T ELLES sont, mon Prince, les dispositions que j'ai faites en attendant votre arrivée; il paraît que l'Armée ennemie se tient sur la réserve; depuis quinze jours elle n'a fait aucun mouvement. Je me suis contenté, conformément à vos instructions, de la tenir en échec, sans rien donner au hasard; et ce Camp est fortifié de manière à n'avoir rien à craindre d'une surprise. Nos soldats, pleins d'ardeur, attendaient votre arrivée avec impatience; ils brûlent de se mesurer avec un ennemi dont la défaite les immortaliserait, et dont la supériorité ne saurait les intimider.

LE PRINCE EUGÈNE.

Je desirais pas moins qu'eux de voler à la gloire; je ne vous cache pas, Monsieur, qu'elle est l'unique but de mes travaux: cependant elle ne me flatte qu'autant que je puis la concilier avec l'intérêt de l'humanité; un Général doit être avare du sang de ses Soldats: c'est un principe dont je ne me départirai jamais.... Au surplus, je ne puis que vous féliciter sur la conduite que vous avez tenue, et je me propose d'en rendre à l'Empereur le compte le plus satisfaisant.

LE GÉNÉRAL.

Formé par vous, mon Prince, dans l'art difficile de la guerre, je vous dois le peu que je vau, et j'aime à le

publier. Si je puis m'en rapporter à mes faibles connaissances , cette Campagne doit mettre le comble à votre gloire.

LE PRINCE EUGENE.

Cela dépendra du choix de la Cour de France : trois Généraux sont sur les rangs , Villeroy , Luxembourg et Catinat. Si c'est Villeroy que l'on choisit , je le battrai ; si c'est Luxembourg , nous nous battons ; mais si Catinat commande , je serai battu.

LE GÉNÉRAL.

Dites , mon Prince , que la victoire vous sera disputée.

LE PRINCE EUGENE.

Je connais Catinat , et je lui rends justice ; la France ne sentira son mérite , que quand il n'existera plus. Pour moi , je l'envisage avec les yeux de la postérité. Je vous dirai franchement que je suis fier d'avoir un pareil adversaire à combattre. Quelle que soit l'issue de la Campagne , elle ne peut qu'être glorieuse pour nous. Vainqueurs ou vaincus , nous aurons droit égal à l'estime de nos contemporains et de la postérité.

SCÈNE VIII.

LE PRINCE EUGENE , LE GÉNÉRAL EN CHEF ,
WALFONDS , FRAMMER , STEINER , UN OFFI-
CIER , BAS-OFFICIERS , SOLDATS.

L'OFFICIER , *au Prince Eugene.*

UN transfuge du Camp des Français vient d'être arrêté, comme il cherchait à s'introduire dans les lignes ; il prétend , mon Prince , avoir à vous communiquer un secret de la plus haute importance , et demande l'honneur de vous être présenté.

LE PRINCE EUGENE.

Faites-le venir , en prenant toutes les précautions d'usage en pareille circonstance.

L'OFFICIER.

Je vais l'amener.

(*Il sort.*)

SCÈNE IX.

LE PRINCE EUGENE , LE GÉNÉRAL EN CHEF ,
WALFONDS , FRAMMER , STEINER , OFFICIERS ,
BAS-OFFICIERS , SOLDATS.

LE GÉNÉRAL.

QUEL peut être le but de ce transfuge ?

LE PRINCE EUGENE.

C'est quelque misérable que l'appât d'une récompense aura porté , sans doute , à cette lâcheté.

LE GÉNÉRAL.

Le voici.

SCÈNE X.

LE PRINCE EUGÈNE , LE GÉNÉRAL EN CHEF ,
WALFONDS , FRAMMER , STEINER , UN OFFI-
CIER , UN TRANSFUGE , OFFICIERS , BAS-OFFI-
CIERS , SOLDATS.

*On amène le Transfuge les yeux bandés ; on ne lui découvre
la vue , que lorsqu'il est en présence du Prince Eugène.*

L'OFFICIER , montrant au Transfuge le Prince Eugène.

Vous êtes devant le Général , parlez.

LE PRINCE EUGÈNE.

Que voulez-vous ?

LE TRANSFUGE , présentant une lettre au Prince Eugène.

Cette lettre , mon Prince , vous instruira de tout ; je
ne comptais pas avoir l'honneur de vous être présenté , et
je l'avais écrite pour vous donner connaissance de mon
projet.

LE PRINCE EUGÈNE.

Voyons. (*Il prend la lettre , et lit tout bas : après
avoir lu*) Où sont les plans de campagne que vous an-
noncez ?

LE TRANSFUGE , lui présentant un paquet cacheté.

Les voici.

LE PRINCE EUGÈNE.

Il est donc décidé que Monsieur de Catinat commandera
l'Armée Française.

LE TRANSFUGE.

Oui , mon Prince , il arrive ce soir même au Camp , où
je ne l'ai devancé que de quelques heures.

LE PRINCE EUGENE.

Vout étiez à son service ?

LE TRANSFUGE.

Depuis douze ans, en qualité de Valet de chambre ; et je puis dire qu'il avait en moi toute confiance.

LE PRINCE EUGENE.

Vous n'êtes pas Français ?

LE TRANSFUGE.

Non, mon Prince.

LE PRINCE EUGENE.

Je m'en suis douté. Mais comment avez-vous pu parvenir à vous emparer de papiers aussi précieux ?

LE TRANSFUGE.

Je vous l'ai dit, mon Prince : Monsieur de Catinat avait en moi toute confiance : je n'ai pas eu de peine à me saisir de ce paquet précieux, fermé par lui-même, et scellé de son cachet.

LE PRINCE EUGENE.

Et quel motif a pu vous engager à le trahir ?

LE TRANSFUGE.

Je ne vous le dissimulerai pas, le besoin de faire fortune : votre générosité m'était connue, et j'ai dû présumer que, vu l'importance du service que je me proposais de vous rendre, j'en obtiendrais une récompense proportionnée.

LE PRINCE EUGENE.

Vous avez jugé mon cœur d'après le vôtre, et vous m'avez cru capable de profiter de votre lâcheté. Ce serait m'avilir et me déshonorer, que de me prêter à un marché aussi infâme. (*A l'Officier qui a conduit le Transfuge.*) Faites mettre les fers aux pieds et aux mains de cet

homme ; qu'on le garde à vue , et qu'on ne le laisse manquer de rien. Demain , vous le conduirez à Monsieur de Catinat , à qui vous remettrez une lettre qui renfermera ce paquet , que je ne veux ni ne dois ouvrir.

LE TRANSFUGE.

Grace , mon Prince , grace.

LE PRINCE EUGENE.

Les traîtres n'en méritent pas... Sortez.

SCÈNE XI.

LE PRINCE EUGENE , LE GÉNÉRAL EN CHEF ,
WALFONDS , FRAMMER , STEINER , OFFICIERS ,
BAS-OFFICIERS , SOLDATS.

LE GÉNÉRAL.

SI tous les hommes se conduisaient comme vous , mon Prince , on verait ici-bas régner plus de bonne foi : il n'existe de traîtres , que parce qu'ils sont sûrs de trouver le prix de leur trahison.

LE PRINCE EUGENE.

Ce ne sera jamais moi qui leur en donnerai l'exemple : la franchise a toujours été la base de toutes les actions de ma vie et ce n'est point à mon âge que je me départirai de ce principe... Mais c'en est assez... (*Au Général.*) Avez-vous fait exécuter mes ordres ? La levée des contributions s'est-elle opérée sans obstacle ?

LE GÉNÉRAL.

Oui , mon Prince ; voici les Officiers (*Montrant Frammer , Walfonds et Steiner*) que j'ai chargés de cette opération , et qui peuvent vous en rendre un fidèle compte

LE PRINCE

LE PRINCE EUGENE.

Parlez , Messieurs.

FRAMMER.

Vos ordres , mon Prince , ont été , quant à ce qui me concerne , exécutés à la lettre ; il y a plus de deux heures que je suis de retour de l'expédition dont j'avais été chargé , et Monsieur de Walfonds vient d'arriver des environs de Cambray.

LE PRINCE EUGENE.

On ne s'est point écarté des égards que j'avais prescrits ?

WALFONDS.

J'ose espérer , mon Prince , que vous ne recevrez aucune plainte à ce sujet.

LE PRINCE EUGENE.

Je vous connais , Walfonds , et je sais vous rendre justice ; mais tout le monde ne vous ressemble pas.... Les habitans de ces malheureuses contrées sont assez à plaindre , sans ajouter encore à leurs maux par un traitement rigoureux.

LE GÉNÉRAL.

Voilà ce qui s'appelle faire loyalement la guerre , et non pas comme on l'a faite dans le Palatinat : je n'ai jamais pu pardonner à Monsieur de Louvois cette mesure horrible.

LE PRINCE EUGENE.

Ni moi ; et je me suis bien donné de garde de l'imiter , quoique la chose fût en mon pouvoir. Il répugne trop à mon cœur de verser le sang des hommes... Eloignons ce tableau cruel (*A Walfonds.*) Vous n'avez point éprouvé de résistance dans les cantons que vous avez parcourus ?

E

De la résistance ! Eh ! mon Prince , que pouvaient opposer de faibles victimes , à la force des bayonnettes tournées contr'elles ? Tout le monde s'est soumis , en gémissant , il est vrai , sur la dureté des loix de la guerre ; mais on s'est soumis . . . Un soldat de votre régiment s'est permis de maltraiter un vieillard et sa fille qui ne s'exécutaient pas assez vite à son gré ; je l'ai fait mettre aux arrêts.

LE PRINCE EUGENE.

Ce n'est point assez : je veux qu'il passe à un conseil de guerre , et qu'on en fasse un exemple pour maintenir la discipline dans toute sa vigueur.

SCÈNE XII.

LE PRINCE EUGENE , LE GÉNÉRAL EN CHEF ,
WALFONDS , FRAMMER , STEINER , UN ADJUDANT , OFFICIERS , BAS-OFFICIERS , SOLDATS.

L'ADJUDANT.

UN vieillard vénérable , qui s'est dit Archevêque de Cambrai , vient de se présenter à la barrière du camp ; il demande , mon Prince , à vous entretenir.

LE PRINCE EUGENE.

Monsieur de Fénelon ! faites-le conduire en ce lieu , et veillez à ce qu'on le traite avec tous les égards dus à son rang et à son mérite.

(*L'Adjudant sort.*)

SCÈNE XIII.

LE PRINCE EUGENE, LE GÉNÉRAL EN CHEF,
WALFONDS, FRAMMER, STEINER, OFFICIERS,
BAS-OFFICIERS, SOLDATS.

LE PRINCE EUGENE.

JE vais enfin voir un homme du mérite le plus rare, et dont les talens, autant que les vertus, sont dignes de l'hommage et de la vénération de tous les siècles.

LE GÉNÉRAL.

Je pense absolument comme vous, mon Prince, sur le compte de ce respectable Prélat; et si la France lui eût rendu la justice qu'il avoit droit d'en attendre.... Au surplus, les Etrangers savent le venger de l'indifférence de ses Concitoyens.

LE PRINCE EUGENE.

Les Français y reviendront, Monsieur; ils y reviendront, vous dis-je : peut-être sera-t-il un peu tard !.... Mais le voici.

SCÈNE XIV.

FÉNELON, LE PRINCE EUGENE, LE GÉNÉRAL
EN CHEF, WALFONDS, FRAMMER, STEINER,
OFFICIERS, UN ADJUDANT, BAS-OFFICIERS,
SOLDATS.

FÉNELON.

PERMETTEZ, mon Prince, que j'ose réclamer, au nom de l'humanité souffrante, les justes effets de la bienfaisance et de la justice qui dirigent toutes vos actions. Je

ne viens point me plaindre ; le droit de la guerre est consacré : notre devoir est de nous soumettre , sans murmurer , aux décrets de la divine Providence. Je n'ai d'autre but que de vous demander une grace.

LE PRINCE EUGENE.

Une grace ! ordonnez.

FÉNELON.

Trop heureux d'obtenir celle que je sollicite !

LE PRINCE EUGENE.

Nous faisons la guerre à la France , mais nous respectons le mérite et la vertu , dans quelque Pays qu'ils se trouvent : et l'illustre Fénelon ne peut qu'inspirer les sentimens dont il se montre un aussi digne apôtre.

FÉNELON.

Ce n'est qu'à votre indulgence , Monsieur , que je dois les éloges dont vous voulez bien m'honorer ; mais ils me flattent d'autant plus en ce moment , qu'ils semblent me présager le succès de ma demande.

LE PRINCE EUGENE.

Elle ne peut qu'être juste ; je vous l'accorde : parlez.

FÉNELON.

Parmi les malheureux habitans du Hameau voisin , ruinés par les contributions qui leur ont été imposées , il en est un qui ne possédait pour toute fortune qu'une vache qui lui a été enlevée , et que j'aperçois parmi les animaux (*il la désigne avec la main*) qui ont été conduits à votre camp. Ce bon vieillard , car l'âge ajoute encore à son infortune ; ce bon vieillard , dis-je , est inconsolable de la perte qu'il a faite ; sa vache faisait toute sa richesse ; elle était la dot de sa fille , qu'il était sur le point d'unir avec un jeune-homme du voisinage. La désol-

lation règne dans cette famille , où n'aguères habitaient la joie et le bonheur ; car ce ne sont pas les richesses qui rendent heureux. Cette vache , élevée dans la cabane du vieillard , et nourrie de sa main , ajoutait une espèce de charme à son existence : c'était , si je puis me servir de ce terme , une amie , une consolation qui l'aidait à supporter son infortune. Il n'est pas possible de réparer cette perte inappréciable , à moins que vous n'ayez , mon Prince , la bonté de prendre quelque intérêt à la situation de cet honnête Laboureur. Je viens vous prier de vouloir bien donner des ordres pour qu'on me remette cet animal , en y mettant le prix qu'il vous plaira de fixer.

LE PRINCE EUGENE.

Y mettre un prix ! je rougirois d'une pareille action , si j'avais pu seulement en concevoir la pensée. Je vous l'ai dit , Monseigneur , demandez hardiment , et soyez certain d'avance que rien ne vous sera refusé.

F É N E L O N.

Je reconnais bien là votre ame généreuse ; mais je n'abuserai point de vos bontés : je borne à cette seule grace....

LE PRINCE EUGENE.

Je vous l'accorde , non pas à ce titre ; mais comme un hommage à vos vertus. Le vrai mérite , Monsieur , n'a d'ennemis que dans sa patrie ; nous ne sommes point les vôtres. J'ose même vous répondre d'avance que l'Empereur et la Reine Anne ne me blâmeront point de la juste déférence que je vous aurai témoignée. Si je croyais que Léopold pût seulement en avoir la pensée , je quitterais à l'instant son service ; mais je la connais , et je suis garant de son approbation.

LE GÉNÉRAL.

Excusez ma franchise, Monseigneur ; mais je ne pardonne point à Louis XIV , à qui je rends , d'ailleurs , toute la justice que méritent ses grandes qualités ; je ne lui pardonne point , dis-je , la disgrâce dont il a payé vos services. Il est vrai qu'il est si mal entouré...

FÉNELON.

Daignez, Monsieur, je vous en supplie, épargner au moins en ma présence un Prince dont je suis le sujet ; et qui, s'il fut injuste à mon égard, n'en mérite pas moins mon respect et mon hommage.

LE GÉNÉRAL.

Pardon, Monseigneur, j'ai tort ; mais tel est l'effet des sentimens que vous inspirez ; votre modération ajoute encore, s'il est possible, à l'estime que j'ai pour vous. (*Au Prince Eugene.*) Mon Prince, il n'y a rien à refuser à cet excellent homme. (*Avec enthousiasme.*) Il est au-dessus de tout ce que la renommée en publie.

LE PRINCE EUGENE.

Non certes, il n'y a rien à lui refuser ; et, comme je l'ai déjà dit, je souscris d'avance à tout ce que Monsieur de Fénelon pourra désirer.

FÉNELON.

Je m'en tiens, mon Prince, à la demande que je vous ai faite ; vous ajoutez un nouveau prix à cette grâce, par la manière dont vous avez bien voulu me l'accorder.

LE PRINCE EUGENE, à Steiner.

Je vous charge, Monsieur, de conduire Monsieur de Fénelon à l'endroit où sont les contributions levées sur le territoire Français, vous lui ferez remettre tout ce qu'il

desirera , et vous aurez soin de faire reconduire lesb estiaux dans le village qu'il vous indiquera.

F É N E L O N.

Je n'abuserai point de vos bontés , mon Prince ; je ne réclame que la vache du malheureux Robert ; et je vous prie de ne me pas priver du plaisir de la lui ramener moi-même.

LE PRINCE EUGENE.

Tous vos desirs seront satisfaits. (*A Steiner*). Que l'on ait pour Monsieur Fénelon tout le respect , tous les égards que l'on doit à ses vertus , plus encore qu'à son rang. (*Se retournant du côté de Fénelon.*) Je vous remercie , Monsieur , de la confiance que vous m'avez témoignée ; elle m'honore , et j'en sens tout le prix.

F É N E L O N.

Ah ! mon Prince , pourquoi faut-il que vous serviez une cause étrangère ? Vous étiez si digne d'être Français !

LE PRINCE EUGENE.

Vous savez que ce n'est pas ma faute : mais ne rappelons point le passé. Quelque parti que les circonstances nous forcent de suivre , rien ne doit altérer notre estime , et vous me trouverez toujours prêt à vous en donner des preuves.

LE GÉNÉRAL.

Je me fais gloire de penser de même.

F É N E L O N.

Je sors pénétré de vos bontés , Messieurs ; et je vous prie de croire que j'en conserverai une éternelle reconnaissance.

LE PRINCE EUGENE, à *Steiner*.

Je vous recommande Monsieur de Cambray.

(*Fénelon sort avec Steiner.*)

SCÈNE XV.

LE PRINCE EUGENE , LE GÉNÉRAL EN CHEF ,
WALFONDS , FRAMMER , OFFICIERS , BAS-OFFI-
CIERS , SOLDATS.

LE PRINCE EUGENE.

QUEL homme ! quelle simplicité sublime !

LE GÉNÉRAL.

Il est au-dessus de tous les éloges.

LE PRINCE EUGENE.

L'occasion s'est offerte de rendre un hommage éclatant à la vertu ; je ne me pardonnerais pas de l'avoir laissée échapper. (*A l'Officier commandant.*) Souvenez-vous , Monsieur , de respecter toujours , dans les excursions qui pourront vous être commandées , souvenez-vous , dis-je , de respecter les propriétés de Monsieur de Cambray et celles de ses Vassaux. Il reconnoîtra par-là jusqu'où va mon estime pour lui. Les Officiers d'ordre répondront du dégât que les troupes pourraient commettre ; et pour lui donner une nouvelle marque des sentimens que ses vertus m'ont inspirés , j'ordonne que l'on fasse reconduire au Hameau voisin les bestiaux qui en ont été enlevés ; et que l'on tâche , s'il est possible , d'arriver à l'instant où Monsieur de Fénélon se trouvera au milieu de ses infortunés Vassaux... Monsieur de Walfonds , c'est vous que je charge de cette commission , que j'ai à cœur de voir bien remplie ; et je suis certain qu'elle le sera.

LE GÉNÉRAL.

Ah ! mon Prince , quel exemple vous donnez à l'humanité !

LE PRINCE EUGENE.

(41)

LE PRINCE EUGENE.

Puisse-t-il être suivi ! mais j'en doute.

WALFONDS.

Je vais faire exécuter vos ordres , mon Prince ; et j'ose vous répondre qu'ils le seront avec autant de zèle que d'exactitude.

LE PRINCE EUGENE.

C'est parce que je vous connaissais, que je vous ai choisi pour cette opération. (*Au Général.*) Nous allons passer la revue , et nous entrerons ensuite au Conseil de Guerre.

LE GÉNÉRAL.

Je vous suis.

LE PRINCE EUGENE, à l'Etat-Major.

L'ordre toujours le même ; faites rassembler pour le mot.
(*Le tambour rappelle ; on donne le mot d'ordre dans la forme ordinaire. Le Prince ajoute en se retirant :*)
Une surveillance exacte et des patrouilles fréquentes.

SCÈNE XVI.

WALFONDS, BAS-OFFICIERS, SOLDATS.

WALFONDS.

Vous venez d'entendre, Camarades , l'ordre du Général ; il faut l'exécuter sans délai : remettons-nous en marche , et reconduisons fidèlement dans les Hameaux voisins les troupeaux que nous en avons enlevés.

LE CAPORAL.

Belle chienne de corvée !

WALFONDS.

Silence ! le Général a commandé ; nous ne devons qu'obéir.

F

LE CAPORAL.

A la bonne heure , mon Capitaine ; mais il est bien désagréable....

WALFONDS.

Silence encore une fois.

LE CAPORAL.

Le Diable emporte les Archevêques.

WALFONDS.

Caporal , vous irez aux arrêts pour quatre jours.

LE CAPORAL.

Tant mieux.

WALFONDS.

Et les arrêts ne commenceront qu'au retour de l'expédition.

LE CAPORAL.

Mais , mon Capitaine....

WALFONDS.

Obéissez. (*A la troupe.*) En avant , marche.

La Troupe défile et sort ; il ne reste sur le Théâtre que les Sentinelles.

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le Théâtre est comme au premier Acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

BASTIEN , *scul.*

JE ne travaillai jamais avec plus de courage ; le prix que j'attends de mes soins est si doux ! Ah ! Suzette , si ton père , moins aigri par son malheur , daignait enfin consentir à nous rendre heureux !..... ; je dois tout espérer....

SCÈNE II.

SUZETTE , BASTIEN.

SUZETTE.

ESPÉRER , c'est bien dit.

BASTIEN.

Te voilà , ma Suzette !

SUZETTE.

Vraiment oui ; c'est moi-même.

BASTIEN.

Tu m'écoutais ?

SUZETTE.

En es-tu fâché ?

BASTIEN.

Non : car je m'occupais de toi.

SUZETTE.

Veux-tu que je t'apprenne une excellente nouvelle ?

BASTIEN.

Dis-la donc bien vite.

SUZETTE.

Mon père...

BASTIEN.

Eh bien ? Ton Père ? Je brûle d'impatience.

SUZETTE.

Si tu parles toujours.

BASTIEN.

Je me tais.

SUZETTE.

Eh bien ! mon Père ne paraît plus si fort éloigné de nous unir.

BASTIEN.

Nous pourrions espérer !

SUZETTE.

Oui ; je crois pouvoir t'assurer que nous ne tarderons point à être heureux.

BASTIEN.

Pour prix de la nouvelle , il faut que je tembrasse.

SUZETTE.

Monsieur Bastien !

BASTIEN.

Bon ! vas-tu te fâcher pour une bagatelle ?

SUZETTE.

A la bonne heure ; mais n'y revenez pas , si non...

BASTIEN.

Achève.

S U Z E T T E.

Méchant !

B A S T I E N.

Tu ne m'en veux plus ?

S U Z E T T E.

Tu sais bien que non.

B A S T I E N.

Que je suis satisfait ! Mais je ne reviens pas du changement subit de ton Père : qui donc a pu opérer ce miracle ?

S U Z E T T E.

Il m'a vue pleurer ; il s'est approché de moi , m'a consolée , et m'a dit qu'il s'occuperoit de notre mariage le plutôt possible.

B A S T I E N.

Il n'en a point déterminé l'époque ?

S U Z E T T E.

Donne-moi donc le tems d'achever.

B A S T I E N.

Pardon ; j'ai tort.

S U Z E T T E.

Je l'embrassai alors ; je le caressai , et je fis si bien , qu'il me promit de s'en occuper sans délai.

B A S T I E N.

Quel bonheur !

S U Z E T T E.

Enfin il doit voir aujourd'hui le Tabellion pour prendre avec lui tous les arrangemens convenables à cet égard.

B A S T I E N.

Je ne me sens pas d'aise !

S U Z E T T E.

Voici mon Père.

SCÈNE III.

ROBERT, SUZETTE, BASTIEN.

ROBERT.

BONJOUR, mes enfans ; je suis bien aise de vous voir réunis... Bastien, ma fille t'a sans doute fait part de ma dernière résolution.

BASTIEN.

Oui, Papa Robert, et vous m'en vóyez d'une joie !...
Ah ! croyez que la reconnaissance ..

ROBERT.

Tais-toi donc, mon ami ; tu ne me dois rien : je n'avois qu'un enfant, je vais en avoir deux ; tu vois bien que tout l'avantage est de mon côté..... Je ne diffèrais votre mariage, mes enfans, qu'afin de pouvoir vous mettre dans une situation plus heureuse ; le Ciel ne le veut pas ; il faut nous résigner : nous sommes nés pour le travail.

BASTIEN.

Nous travaillerons.

SUZETTE.

Et de tout notre courage.

ROBERT.

Je n'en doute pas.

BASTIEN.

Je veux qu'avant qu'il soit un an, toutes nos pertes soient réparées.

SUZETTE.

Oui, toutes.

ROBERT, *souriant*.

Et si la famille augmentée....

BASTIEN.

Vous seriez bien fâché que cela ne fût pas.

ROBERT.

D'accord ; il n'y a jamais , comme on dit , trop d'honnêtes gens . . . Mais nous perdons le tems en discours inutiles : il faut aller chez le Tabellion , pour qu'il dresse le contrat ; et nous verrons ensuite à prendre jour pour la cérémonie.

BASTIEN.

Le plutôt sera le mieux.

ROBERT, à Suzette.

Et toi , qu'en pense-tu ?

SUZETTE.

Mon père . . .

ROBERT.

Je t'entends . . . Mais que vois-je ?

SCÈNE IV.

L'ABBÉ DE SAINT-ALBIN , ROBERT , SUZETTE ,
BASTIEN , DOMESTIQUES de Fénelon.

SAINT-ALBIN.

UN mot , mes enfans.

ROBERT.

Que desirez-vous , Monsieur ? Nous sommes à vos ordres.

SAINT-ALBIN.

Vous avez vu Monseigneur ?

ROBERT.

Non pas moi , mais ce jeune-homme ; il en a même reçu des secours.

BASTIEN.

Il est vrai ; Monseigneur m'a comblé de ses bontés, et je lui devrai le bonheur....

SAINT-ALBIN.

Savez-vous ce qu'il peut être devenu ?

BASTIEN.

Non, Monsieur ; il a quitté ce Hameau pour aller secourir d'autres infortunés ; et, depuis ce tems, je ne l'ai point revu. Il m'avait cependant promis de revenir.

SAINT-ALBIN.

Aurait-il été fait prisonnier par quelque piquet ennemi ? Je crains que son zèle ne l'ait emporté trop loin, et qu'égaré de la route.... (*aux Domestiques*) Dispersez-vous de tous les côtés, mes enfans, et tâchez, à quelque prix que ce soit, d'avoir des nouvelles de Monseigneur... Je suis d'une inquiétude....

ROBERT.

Peut-être s'est-il arrêté dans quelque Village voisin.

SAINT-ALBIN.

Nous les avons parcourus tous inutilement ; personne ne l'a vu. (*Aux Domestiques*). Allez, mes enfans, vous me rejoindrez en ce lieu.

BASTIEN

Voici Monseigneur : je l'apperçois sur le haut de la Colline.

SAINT-ALBIN.

C'est lui-même en effet... De quel poids mon cœur est soulagé !

SCENE

SCÈNE V.

FÉNELON, SAINT-ALBIN, ROBERT, SUZETTE,
BASTIEN, DOMESTIQUES de Fénelon.

(*Fénelon paraît sur le haut de la colline, tenant avec une corde la vache de Robert, qu'il attache à une branche d'arbre.*)

ROBERT.

CIEL ! que vois-je ?... Ma vache !

BASTIEN.

Est-il bien possible ?

SUZETTE.

Je la reconnois ; c'est elle.

SAINT-ALBIN.

Je devine tout ce qui s'est passé ; ce trait peint bien l'ame de Fénelon !

ROBERT, BASTIEN, et SUZETTE, *courent au-devant de Fénelon, et tombant à ses genoux.*

Ah ! Monseigneur...

FÉNELON, *les relevant.*

Que faites-vous, mes amis ?

ROBERT.

Cœur bienfaisant !

BASTIEN.

Mortel généreux !

SUZETTE.

Notre Père !...

FÉNELON.

Oui, je le suis ; je dois l'être ; je ne remplis que le devoir de mon état. (*Suzette va prendre la vache, et la*

conduit hors du théâtre.) On n'a point de mérite à s'en acquitter. (*Fénelon s'avance entre Robert et Bastien , et s'adressant à Saint-Albin*). J'ai dû , mon cher Saint-Albin , vous causer un peu d'inquiétude ; mais je n'ai pu me refuser au plaisir d'obliger ces braves gens , dont la situation m'a vivement intéressé : vous ne m'en voulez pas.

S A I N T - A L B I N .

Ah ! Monseigneur , quelle leçon sublime vous venez de nous donner à tous !

R O B E R T .

Il est donc vrai , Monseigneur , que vous avez daigné...

F É N E L O N ,

N'êtes-vous pas un homme ? N'êtes-vous pas mon frère ? (*Suzette rentre*). S'il eût dépendu de vous de me rendre service , ne l'eussiez-vous pas fait ?

R O B E R T .

Oui , certes.

F É N E L O N .

Vous voyez donc bien que cette action n'a rien que de très-ordinaire ; elle ne mérite pas l'attention que vous y donnez.

S C È N E V I .

FÉNELON , SAINT-ALBIN , GERMIGNY , ROBERT ,
SUZETTE , BASTIEN , DOMESTIQUES de Fénelon ,
PAYSANS ET PAYSANNES.

U N P A Y S A N , à *Germigny*.

JE n'avons pas vu , Monsieur ; mais not' voisin Robert pourra p't'être vous en donner des nouvelles.

GERMIGNY.

Voici Monseigneur.

FÉNELON.

Je lis sur votre visage l'inquiétude que vous avez éprouvée ; je ne vous cache pas , mon cher Gernigny , que cette idée n'a pas laissé que d'altérer la jouissance pure que cause une bonne action ; mais je n'ai vu qu'elle , et voilà mon tort.

GERMIGNY.

Eh ! comment n'eussions-nous pas été inquiets ? Dans toute autre circonstance, Monseigneur , nous nous serions fait un devoir de respecter votre secret ; mais environné d'ennemis , dont les Phalanges répandent l'épouvante et la terreur jusques sous les murs de Cambray.....

FÉNELON.

Vous voyez bien qu'ils ne m'ont point fait de mal.

GERMIGNY.

Vous auriez eu le malheur de tomber entre leurs mains ?

FÉNELON.

Au contraire ; je me suis rendu de moi-même à leur Camp.

GERMIGNY.

Vous, Monseigneur !

FÉNELON.

Eh ! qu'avais-je à craindre ! Officiers , Soldats , tous m'ont témoigné les plus grands égards , et se sont empressés de me conduire vers le Héros qui les commande ; j'en ai obtenu tout ce que je lui demandais , et plus même...

SCÈNE VII.

FÉNELON, SAINT-ALBIN, GERMIGNY, ROBERT,
SUZETTE, BASTIEN, UN PAYSAN, DOMESTI-
QUES de Fénelon, PAYSANS ET PAYSANNES.

LE PAYSAN.

AH ! Monseigneur , sauvez - vous , sauvez - vous bien vite ; vous n'avez pas un instant à perdre... On apperçoit du haut de la colline une troupe ennemie qui s'avance à grands pas vers ce village Eh ! tenez ; regardez plutôt. (*On découvre un Officier et quelques Soldats sur la hauteur.*) Ils approchent.

SCÈNE VIII.

FÉNELON, SAINT-ALBIN, GERMIGNY, WAL-
FONDS, ROBERT, SUZETTE, BASTIEN, DO-
MESTIQUES de Fénelon, PAYSANS ET PAYSAN-
NES, SOLDATS.

FÉNELON.

NE craignez pas , mes enfans , je vais leur parler.

ROBERT.

Non , Monseigneur , nous ne souffrirons pas que vous exposiez des jours aussi précieux...

FÉNELON.

Je n'ai rien à redouter.

WALFONDS, *descendant de la Colline.*

Rassurez-vous , Français ; ce ne sont point des ennemis qui vous menacent ; mais des frères qui n'ont d'autre intention que de vous tendre une main amicale.

F É N E L O N .

Qu'entends-je ?

W A L F O N D S .

Daignez m'écouter , Monseigneur , et vous , Français , que ce respectable Prélat gouverne avec tant de sagesse , apprenez tout ce que vous devez à ses vertus.

R O B E R T .

Quel langage étonnant !

W A L F O N D S .

Le Prince , pénétré des vertus de votre illustre Pasteur , et touché jusqu'au fond de l'ame , de l'usage sublime qu'il a fait de son crédit , pour arracher à la misère un infortuné qui n'avait plus de ressources ; le Prince , dis-je , m'a chargé de vous remettre les contributions qui avaient été levées dans ce Canton : les Troupes qui m'accompagnent vont les rendre à ceux qui seront dans le cas de les réclamer. Jamais commission ne fut plus chère à mon cœur , et ne sera exécutée avec plus de zèle. (*A Fénelon*). Permettez , Monseigneur , que je profite de cette heureuse circonstance pour vous témoigner de vive voix la vénération profonde que m'inspirent vos vertus. Nos Souverains sont ennemis ; mais vous n'en avez nulle part : vous ne pouvez avoir que des admirateurs.

T O U S .

Oui , des admirateurs.

R O B E R T .

Et ce qui vaut encore mieux , des amis.

F É N E L O N .

Arrêtez , mes enfans ; c'en est trop ; je ne puis retenir mes larmes : le triomphe que j'obtiens en ce beau jour est si doux pour mon cœur , qu'il peut à peine y suffire. (*A*

Walfonds.) Ah ! Monsieur , quelles obligations n'ai-je pas à votre immortel Général ! Dites-lui que je dois à sa bienfaisance le plus beau jour de ma vie Interprête de ces bonnes gens , daignez lui présenter le tribut de leur reconnaissance et de la mienne.

R O B E R T .

Et dites-lui bien de notre part , que , si l'occasion s'en présente , la reconnaissance que nous avons pour ses bienfaits , ne nous empêchera pas de bien faire notre devoir.

W A L F O N D S , *souriant.*

C'est ainsi qu'il l'entend. . . . J'ai rempli ma mission ; je retourne à mon poste. Souffrez , Monseigneur , que je vous renouvelle les assurances de mon hommage et de mon respect.

F É N E L O N .

La cause des infortunés ne pouvait être en de meilleures mains , Monsieur ; et votre Général a mis un nouveau prix à sa bienfaisance , par le choix qu'il a fait de votre personne pour l'exercer.

(*L'Officier sort avec sa Troupe.*)

S C È N E I X.

FÉNELON , SAINT-ALBIN , GERMIGNY , ROBERT ,
SUZETTE , BASTIEN , DOMESTIQUES de Fénelon ,
PAYSANS ET PAYSANNES.

R O B E R T .

AH ! Monseigneur , que d'obligations nous vous avons tous ! vous êtes notre Père ; oui , notre Père , et nous ne vous donnerons jamais d'autre nom.

F É N E L O N.

Eh ! quel nom plus doux pourriez-vous me donner ? C'est le seul dont je puisse être flatté. Quelle heureuse journée pour mon cœur !... Mais tous mes devoirs ne sont pas encore remplis. (*A Robert, en lui montrant Suzette et Bastien.*) Vous deviez unir ces jeunes gens ?

R O B E R T.

Il est vrai, Monseigneur ; et, malgré le malheur de notre situation, je venais de me déterminer à remplir leurs vœux.

F É N E L O N.

Et vous avez bien fait. Je reconnais à ce trait un bon Père de famille... Je me charge de la dot des mariés, et je veux moi-même bénir leur union.

R O B E R T.

Ah ! Monseigneur, nous sommes confus....

S U Z E T T E.

Nos cœurs reconnaissans....

B A S T I E N.

Votre Grandeur daigne descendre jusqu'à de malheureux Paysans comme nous.

F É N E L O N.

Descendre ! Eh ! mes enfans, je ne suis qu'un homme comme vous : le hasard m'a procuré de frivoles distinctions ; mais, aux yeux de l'Eternel, je ne vaud pas mieux ; je vaud, peut-être, moins que vous..... Oui, je veux bénir votre union ; c'est une satisfaction que vous me devez, et que j'aime à croire que vous ne me refuserez pas.

R O B E R T.

Vous refuser ! ah ! Monseigneur, ordonnez ; tout ce que nous possédons, notre existence, nos personnes, tout est à votre disposition.

F É N É L O N .

Je n'en abuserai pas. . . . Je me charge de tous les préparatifs , et je donnerai les ordres en conséquence. . . . A demain , mes amis , à demain.

(*Fénelon , ses Grands-Vicaires et sa suite se retirent.*)

S C È N E X et dernière.

ROBERT , SUZETTE , BASTIEN , PAYSANS
et PAYSANNES.

R O B E R T .

Q U E L jour fortuné pour nous tous ! Allons , mes enfans , allons disposer tout pour votre mariage ; il ne saurait se faire sous des auspices plus favorables. Remercions le Ciel de sa protection toute-puissante , et n'oublions jamais ce que nous devons à notre généreux Bienfaiteur.

F I N .

